L'historien régional

Volume 4, numéro 1 Hiver 2004

Un premier centre de ski moderne

es Cantons-de-l'Est sont reconnus de puis fort longtemps pour être une des plus belles zones skiables du Québec. Cependant, bien peu de gens connaissent les origines de ce sport sur le territoire de la Haute-Yamaska.

Il faut retourner au milieu des années 1930 pour voir apparaître en région les premiers clubs ou associations de ski. À cette époque, les amateurs de ce nouveau loisir pratiquent le ski de randonnée plutôt que de montagne en raison de l'inexistence de remontées mécaniques. L'équipement d'alors s'avère primitif : skis en bois dépourvus de carres, bâtons en bambou, bottes non rigides et sangles en cuir et métal faisant office d'attaches fixes (dans les descentes) ou semi-fixes (sur les plats ou dans les montées). La popularité du sport croît si rapidement qu'en 1941, l'association La zone de ski des Cantons de l'Est compte déjà au moins onze clubs affiliés: Granby, Waterloo, North Hatley, Sherbrooke (le Hillcrest et la ferme Rogeau), Sutton, Mont-Orford, Victoriaville, Coaticook, Cowansville et Lennoxville.

Le club Ski-Bi de Granby est fondé en décembre 1935 avec, comme seuls membres, une dizaine de skieurs. À ses débuts, le club organise des excursions dans les campagnes environnantes et des rencontres avec d'autres clubs d'ici ou de la région montréalaise.

Au cours de l'hiver 1940, plus de 25 « enthousiastes de ski », principalement des gens d'affaires et des professionnels de Granby, se réunissent pour fonder un « club de ski moderne » sur la montagne de Shefford. Les trois promoteurs du projet, Paul Provost, Jules Crevier et Paul Phoenix, invitent à cette fin un certain H. Smith Johannsen, « expert norvégien de réputation internationale » et premier responsable de l'implantation de ce sport au Québec. Ce dernier prononce un discours devant la Chambre de commerce de Granby sur la pertinence économique de réaliser cet éta-

blissement sportif qui, selon lui, amè-



Les installations du mont Shefford, en 1941. (*Granby Leader-Mail*)

nera un afflux de touristes dans la région.

En novembre 1940, le conseil municipal de Granby, présidé par le maire P.-Horace Boivin, accepte l'incorporation du club Ski-Bi, ce qui enclenche l'aménagement d'un des plus longs « skito » (remontée mécanique) du Québec et la construction d'un chalet sur le mont Shefford, à l'endroit bien connu de la ferme Beauregard.

Le club de ski Mont Shefford ouvre officiellement ses portes le 12 janvier 1941. Il accueille ce jour-là 250 skieurs qui découvrent avec joie comment l'utilisation d'un simple câble tracté par un moteur permet enfin de dévaler les pentes sans l'effort de la remontée. La popularité du Mont Shefford s'accroît tout au long de l'hiver, avec plus de 400 visiteurs certaines journées, dont plusieurs venant de Montréal. Le centre de ski connaît toutefois un ralentissement au cours des quatre années suivantes, en raison du rationnement imposé par l'effort de guerre qui oblige l'arrêt des « trains de neige » qui transportent dans notre région les skieurs de la métropole et d'ailleurs.

Sitôt la guerre terminée, l'engouement pour le ski alpin reprend de plus belle, à tel point que plusieurs nouveaux centres de ski modernes sont construits au cours des vingt années suivantes, le dernier en région étant le centre de ski Bromont, ouvert en 1964 par la famille Désourdy.

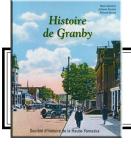
René Beaudin

Granby, francoville 2004

u 14 au 20 mars 2004, une grande fête de la francophonie, justement nommée la Francofête, sera célébrée à travers tout le Québec. Pour l'occasion, c'est Granby qui a été désignée par l'Office de la langue française pour faire la promotion de cette semaine de festivités. Le rôle qu'on assigne à la « francoville », c'est de valoriser l'utilisation et la connaissance de notre langue nationale à travers une série d'activités culturelles, offertes simultanément à ses concitoyens et aux habitants d'une ville française. Dans le cas de Granby, le choix de la ville partenaire a été facile puisque, depuis 1963, Granby est jumelée à Saint-Étienne, une municipalité de 185 000 habitants dont la structure économique, dominée par les PME, et l'histoire ouvrière présentent certaines analogies avec les nôtres.

Située dans le sud de la France, près de Lyon, Saint-Étienne plonge ses racines historiques jusqu'au Moyen Âge, au XIIe siècle. Le développement de la ville a été favorisé par à la présence des mines de charbon du bassin hydrographique du Furens, dont la qualité de l'eau est propice au trempage du fer. À partir du XVIe siècle, et ce jusqu'au milieu des années 1900, une industrie de la métallurgie culmine, grâce surtout à l'établissement de la Manufacture royale d'armes, en 1764. Au cours des Guerres napoléoniennes, la production annuelle de mousquets atteindra quelque 100 000 unités. À la même époque, l'industrie du textile s'installe à Saint-Étienne, grâce à l'importation des premiers métiers à tisser le ruban. L'âge d'or de la passementerie stéphanoise commence avec le début du XIX^e siècle: entre 1815 et 1904, le nombre des travailleurs dans l'industrie et le commerce du ruban passe de 21 300 à 40 000.

Suite page 3



Histoire de Granby, un volume de 512 pages agrémenté d'autant de photographies des lieux, des institutions, des entreprises et surtout des hommes et des femmes qui ont fait Granby.

On peut se procurer le volume, au prix de 45 \$, à la Société d'histoire de la Haute-Yamaska, au 135, rue Principale à Granby, par envoi postal et dans les librairies de Granby.

olume 4, numéro 1 / Hiver 2004 / Société d'histoire de la Haute-Yamaska / Page

Louis Bachand et les débuts de Roxton Pond

2'arrivée des Canadiens français en Haute-Yamaska, amorcée vers 1840, s'inscrit dans un vaste mouvement d'émigration vers de nouvelles terres au Québec ou vers les manufactures américaines. À ce moment, le sud du territoire de la MRC, c'est-à-dire les cantons de Shefford et de Granby, est habité par une population d'origine britannique installée progressivement depuis le début du XIX^e siècle, tandis qu'au nord, les cantons de Milton et de Roxton sont presque déserts. C'est donc là , majoritairement, que les nouveaux colons canadiens-français vont décider de s'établir. Nous examinons ici le cheminement d'un homme qui a joué un rôle important dans la genèse de Roxton Pond, Louis Bachand.

Louis Bachand et Elmire Lacoste s'établissent au « petit lac de Roxton » en 1854, accompagnés de leurs trois enfants. Jusquelà, la famille occupait une ferme à Saint-Damase, dans la seigneurie de Debarch, à quelques dizaines de kilomètres de Roxton Pond. À leur arrivée, l'endroit est peu habité : des marchands de Montréal exploitent une scierie et une perlasserie et possèdent trois résidences, Antoine Prévost opère lui aussi un moulin à scie et la mission baptiste francophone détient une maison pour l'office religieux depuis 1844. Ayant été initié au métier de meunier et de scieur par son père, propriétaire des moulins à farine et à scie à Saint-Damase, Louis Bachand saisit l'opportunité de poursuivre ces activités à Roxton Pond en achetant le moulin à scie de Prévost. En 1855, Bachand complète ses installations en construisant un moulin à farine, à l'emplacement de l'ancienne usine Stanley. Grâce au pouvoir hydraulique de la rivière Mawcook et à la clientèle des colonisateurs qui affluent, l'avenir semble prometteur.



Les acquisitions de Bachand ne s'arrêteront pas là. Au cours des années 1860, il achète les moulins à farine et à scie de Timothée Bertrand, de même que la scierie de Georges Hudon, située en amont de ses propres installations, avec le pouvoir d'eau, privilèges et barrages inclus, le lac et les terres environnantes. En 1870, le moulin à farine a transformé dix mille minots de grains en farine ou en moulée pour les animaux, alors que les scieries, qui embauchent sept hommes, ont produit un million de pieds de bois mesure de planches. A ce moment, le hameau est devenu un village dynamique d'une centaine d'habitants. On y retrouve une boutique de forgeron, une autre de cordonnier, un hôtel et deux magasins généraux, le service de la poste, une école, une chapelle catholique et une église protestante. Bachand, devenu grand propriétaire au cours des années 1860, sait profiter de cette conjoncture pour diviser une partie de ses terres en lots de village. Il nommera, à ce moment là, une rue de Roxton Pond du prénom de sa femme, Elmire.

Les activités de Louis Bachand ne se limitent pas à ses investissements, car à l'instar de nombreux hommes d'affaires du temps, il s'implique en politique municipale et se met au service de la cause religieuse. De 1861 à 1865, on le trouve conseiller du Canton de Milton, puis de Sainte-Cécile-de-Milton et, de 1875 à 1880, de la municipalité de paroisse de Sainte-Pudentienne (Roxton Pond). Il sera aussi du nombre des signataires qui demanderont la municipalisation du village de Roxton Pond, en 1886. C'est d'ailleurs son fils, Stanislas, qui en sera le premier maire.

En 1864, en l'absence d'un lieu de culte catholique à Roxton Pond, Louis Bachand, aidé du notaire Charles Brin, lance une requête pour la construction d'une chapelle. Dans ce document adressé à l'évêque de Saint-Hyacinthe, on invoque l'éloignement de l'église de Sainte-Cécile et le danger que représentent les protestants pour certaines âmes vulnérables. L'évêque acquiescera à ces doléances en créant la mission de Sainte-Pudentienne. Insatisfait de cet humble statut de mission, Louis Bachand lancera avec succès, en 1873, une nouvelle offensive pour la formation d'une véritable paroisse.

Meunier, industriel, propriétaire foncier, conseiller municipal, marguillier et père de 13 enfants, Louis Bachand a participé activement à créer Roxton Pond tel qu'on le connaît aujourd'hui.

Johanne Rochon



Nos églises, un patrimoine en péril

fin d'en connaître davantage sur l'état de conservation de notre patrimoine religieux, le gouvernement du Québec a mis de l'avant un vaste projet d'inventaire des lieux de culte, et ce pour l'ensemble du territoire québécois. Le mandat, donné pour l'occasion à la Fondation du patrimoine religieux du Québec, vise à répertorier, à l'aide de fiches techniques et de photographies intérieures et extérieures, les 3200 lieux de culte construits avant 1975 avant conservé leur vocation religieuse jusqu'à aujourd'hui. J'ai eu le privilège de faire partie des 38 agents qui ont sillonné chacune des régions administratives du Québec en quête des édifices qui composent notre diversité religieuse. Mon travail, circonscrit au vaste territoire frontalier de la Montérégie, m'a donné l'occasion unique de visiter près de 200 lieux de culte de diverses traditions religieuses, d'en admirer les nombreux aspects et les particularités, mais aussi de constater la préca-

rité de notre patrimoine religieux.

Au Québec, la baisse dramatique de la pratique religieuse, qui commence avec la Révolution tranquille, porte un dur coup aux finances des paroisses et à l'entretien des églises. Si la grande majorité de ces édifices, construits bien souvent il y a plus de cent ans, ont su traverser les dernières décennies sans trop de détériorations, c'est grâce au dévouement et à l'attention des fidèles impliqués dans les affaires paroissiales et engagés dans leur foi. Toutefois, maintenir en état des structures aussi imposantes nécessite plus que de la bonne volonté, surtout que les gardiens des lieux de culte sont souvent à bout de souffle et de ressources.

Les édifices religieux constituent l'élément le plus distinctif de nos paysages ruraux et urbains. Avec les fermetures et les démolitions qui pointent leur ombre menaçante à l'horizon, c'est donc toute une partie de notre identité qui est menacée de disparaître avec eux. Et que dire des vols d'objets religieux qui affectent présentement un grand nombre de nos églises, vols qui alimentent un marché parallèle où la demande dépasse largement l'offre.

Autrefois bien peu préoccupante, la réflexion sur l'importance du patrimoine religieux dans la société québécoise doit être faite de toute urgence. Que ferons-nous de nos églises, mémoire vivante de nos collectivités ? Quel sort doit-on leur réserver ? Faut-il les démolir, faute d'argent et de ressources, ou plutôt changer leur vocation afin de leur donner un second souffle ? Et dans ce cas, quelles utilisations jugerait-on acceptables pour ces anciens lieux de culte ? Ce sont autant de questions qui, présentement, sont sans réponse et qui entraîneront inévitablement des choix déchirants dans l'avenir. Mieux vaudrait commencer à y penser maintenant.

Chantal Lefebvre

Une verrière signée Marcelle Ferron

2 'immense verrière colorée que nous pouvons admirer au Palais de justice de Granby est l'œuvre dont l'artiste Marcelle Ferron se dit la plus fière. C'est en 1948 que Ferron fait son entrée dans l'histoire de l'art contemporain québécois, alors qu'à l'invitation de Paul-Émile Borduas, elle cosigne Refus Global, le manifeste du groupe des automatistes. Ce manifeste tente d'insuffler à la vie culturelle québécoise un esprit renouvelé par le refus d'obéir à l'autorité établie et aux contraintes de la représentation. Décédée en 2001 à l'âge de 77 ans, Marcelle Ferron était l'une des dernières survivantes du groupe.

En 1953, alors que le groupe automatiste s'effrite, Marcelle Ferron décide de partir pour la France avec ses trois filles. Elle passe la majorité de ses treize ans d'exil en banlieue de Paris, où elle loue une maison et y installe son atelier. C'est une artiste reconnue internationalement qui revient au Québec en 1966.

C'est seulement à la fin de son séjour français que Marcelle Ferron s'initie à l'art du vitrail. En ce domaine, ses multiples expériences débouchent sur un concept de fabrication de murs de lumière qui donne naissance à la réalisation de verrières monumentales s'incorporant à n'importe quel design de construction.

Pionnière de l'intégration de l'art à l'architecture, Ferron se consacre longtemps à la cause de l'art public. Sa première réalisation est une murale de verre pour l'Expo 67, mais

La verrière de Marcelle Larron au Palais de justice de Granby. (Coll. M. C. Bonneau)

c'est la verrière créée pour la station de métro Champ-de-Mars qui la fait connaître et apprécier. Quant à la verrière du Palais de Justice de Granby, conçue en 1979, elle est d'une hauteur de trois étages, ce qui en fait une des œuvres les plus monumentales réalisées par l'artiste. Les formes lunaires conçues dans les teintes colorées de rouge, orange et jaune et entrecoupées d'un bleu outremer suggèrent un espace cosmique très coloré. Pour Ferron, l'intérieur du bâtiment doit devenir un espace de rêve et de beauté, « destiné à égayer la réalité terne des procès ou des contraventions à payer¹ ». L'artiste s'explique ainsi dans une conversation avec l'évêque de Saint-Hyacinthe, lors de l'inauguration de l'édifice, en 1980 : « Pourquoi le troisième étage est-il si beau ? N'est-ce pas là où se trouvent les gens qui attendent leur transfert en prison ? - Monseigneur, tout homme a droit de voir une fleur avant de mourir. Il ne faut pas

> que les fleurs soient grises. - Vous parlez comme les Évangiles.² »

> Par son travail, Marcelle Ferron aura grandement contribué aux recherches en arts appliqués dans le domaine de l'architecture au Québec. Par ailleurs, ses prises de position politiques et sociales ont fait d'elle une artiste incontournable dans notre paysage culturel. Première femme à recevoir le prix Paul-Émile Borduas, en 1983, nommée Grand officier de l'Ordre national du

Québec en 2000, elle recueille une multitude de distinctions importantes ainsi que plusieurs prix lors d'expositions internationales. Ses œuvres font maintenant partie de plusieurs grandes collections muséales.

De santé précaire depuis sa naissance, ce sont ses fréquents séjours à l'hôpital qui forgèrent son caractère indépendant, sa fougue, son amour de la vie et son franc-parler. Cette artiste lyrique, dotée d'une intelligence vive et d'un talent exceptionnel, laisse derrière elle une œuvre lumineuse.

Marie -Christine Bonneau

- 1. Les femmes du Refus global, p. 226
- 2. Ibid

Granby francoville 2004 (suite)

Avec la révolution industrielle, la proximité de la Loire fait de Saint-Étienne le lieu tout désigné pour l'implantation du premier

chemin de fer français, en 1827. La ville est alors reliée au port d'Andrézieux, ce qui permet l'acheminement du charbon vers la région parisienne.

Commence alors une croissance industrielle qui situera

Saint-Étienne dans les grands axes commerciaux français.

La première moitié du XX° siècle est marquée par l'apogée de l'industrie de la houille, particulièrement sollicitée au cours des deux guerres mondiales. Pendant la Grande Guerre, 28 000 travailleurs produiront 5 millions de tonnes de charbon, un exploit qui se répétera au cours des années 1939-1945. Malgré ces performances, l'après-guerre confronte Saint-

Étienne à la dure réalité du déclin de son secteur minier. La métallurgie, quant à elle, effectuera une reconversion de ses branches traditionnelles, vers la production d'aciers spéciaux et de machines-outils.

Ville d'artisans, cité enfumée, Saint-Étienne a été délaissée par la bourgeoisie financière et la noblesse, mais n'en a pas moins réussi son passage vers la modernité. Elle oeuvre aujourd'hui dans des domaines aussi variés que l'épuration des eaux, le textile, l'habillement et la confection, la chimie, la mécanique automobile et les technologies médicales, une palette d'expertises qui profitent de la présence d'instituts supérieurs comme l'École nationale d'ingénieurs (ENISE), l'École Supérieure de Commerce, et des travaux de 70 laboratoires de recherche.

Saint-Étienne et Granby, que la Francofête unira de nouveau, sont deux villes ouvrières qui ont comme caractéristique commune d'avoir su s'imposer à chacune des étapes de leur histoire en puisant dans leurs propres ressources. L'une est devenue une métropole régionale qui occupe le sixième rang des communautés d'agglomérations françaises, alors que l'autre est le pôle autour duquel s'est formée la MRC de La Haute-Yamaska. Deux villes, deux pays, une même langue et des origines gauloises communes : la Francofête a tout pour réussir.

Richard Racine

L'historien régional

Bulletin de la

Société d'histoire de la Haute-Yamaska

135, rue Principale

Granby (Québec) J2G 2V1 Téléphone : (450) 372-4500 Télécopieur : (450) 372-9904 Site Internet : http://www.shby.org

ISBN 2-9807338-1-4 ISSN 1708-7023

© Société d'histoire de la Haute-Yamaska, 2004

Heures d'ouverture :

lundi, mardi, jeudi, vendredi de 9 h à 17 h

mercredi de 9 h à 21 h. Carte de membre : 25 \$

Frais de recherche pour les non-membres : 5 \$

me 4, numéro 1 / Hiver 2004 / Société d'histoire de la Haute-Yamaska / Page

Nos familles

Oe texte qui suit se veut un compte rendu de deux articles publiés par M. Germain Fortin à propos de ses ancêtres paternels. Originaire du Perche, son ancêtre Julien Fortin, dit Bellefontaine, a 29 ans lorsqu'il s'embarque pour la Nouvelle France. Il épouse Geneviève Gamache, dite Lamarre, à Québec en 1652. A peine arrivé au pays, il devient un riche propriétaire terrien et copropriétaire de la seigneurie de Beaupré. Outre le métier de cultivateur, il pratique aussi la pêche aux marsouins.

Tout comme son père, Jacques Fortin sera cultivateur et pêcheur. Il épouse Catherine Biville en 1689 à Québec. Le couple s'installe sur une terre à Petite-Rivière-Saint-François.

Jacques Fortin, leur fils, épouse Geneviève Lacroix à Sainte-Anne-de-Beaupré en 1721. Ils s'installent sur une concession de la seigneurie de Beaupré.

Jacques, le fils de Jacques et Geneviève, épouse Angélique Tremblay à Petite-Rivière-Saint-François. Le couple s'installe à Baie-Saint-Paul où 10 enfants viennent grossir les rangs du clan. Ils verront défiler la flotte anglaise devant Baie-Saint-Paul, le 25 juin 1759.

Joseph, le fils de Jacques et Angélique, naît l'année de la signature du Traité de Paris, soit en 1763. Il épouse Marie-Josephte Côté le 18 juillet 1786 à Baie-Saint-Paul.

Des dix enfants du couple (Joseph et Marie-Josephte), Joseph sera le plus aventureux. Il quitte Baie-Saint-Paul pour Longueuil et devient « voiturier-forgeron ».

En 1820, Joseph épouse Hortense Decelles, dite Duclos, à Chambly. Après la révolte de 1837-1838, sa témérité le pousse jusqu'aux Cantons-de-l'Est. Il sera enterré à Granby en 1867 et laissera une famille bien établie dans les Cantons.

Charles, le septième de sa génération, est né vers 1833. Il épouse Marcelline Forand à



LA FAMILLE DE CHARLES FORTIN et DE MARCELLINE FORAND.

LES NOCES D'OR DE 1903. ENFANTS ET CONJOINTS.

De gauche à droite, 1^{re} rangée : Joséphine, Lydia et Adélard Fortin, Catherine Farley. 2^e rangée : Joseph Ménard, Marcelline et Charles (père) Fortin, Marcelline Forand (mère), Charles (fils) et Délia Fortin. 3e rangée : Hyacynthe Gaboury, Azilda Ferland, Joseph, Domithilde et David Fortin, Hormidas Parent, Azilda Ferland, Guillaume Fortin et Isabelle Jasmin. 4º rangée : Paméla Courtemanche, François Fortin et Émilie Lapointe. (Fonds Germain Fortin)

Granby en 1853. Le couple habite sur une terre à Adamsville d'où il tire viande, légumes, savon, bois, laine et tissus, en plus de la potasse vendue à Saint-Césaire et de l'écorce de pruche vendue aux tanneries de Granby. Le recensement de 1861 révèle que le couple habitait une log house. Plus tard, Charles et Marcelline seront propriétaires d'une maison victorienne sur la rue Cowie à Granby. Notre photo les représen-

Guillaume, un des fils de Charles et Marcelline, épouse sa cousine Isabelle Jasmin en 1878 d'Adamsville. Guillaume sera boulanger, fermier et commerçant. Il cède à son fils François (Wellie) le domaine Fortin.

François épouse Anna Germain à Granby

en 1916. Il gardera toujours les terres à Adamsville et deviendra un marchand prospère à Granby.

Son fils unique, Germain, né en 1917, épouse Annette Ménard en 1946. Ingénieur, il travaille pour Transport Canada jusqu'à sa retraite et se retire sur la ferme ancestrale. Féru de généalogie, il est l'auteur de nombreux articles sur les Fortin.

Michel-André, le fils de Germain et Annette, épouse Claudette Saint-Onge à Granby, en 1974. Michel-André, médecin de formation, et Claudette ont un fils, Jean-François, qui, selon son grand-père, aime bien taquiner les poissons et les grenouilles dans la rivière Yamaska.

Germain Fortin/Andrée Simard

Nouvelles brèves

- À l'occasion d'un café et brioche, nous avons eu l'honneur de recevoir de nombreux membres de la Chambre de commerce de Granby-Bromont. Après une visite des lieux, nos invités nous ont déclaré être impressionnés par la quantité et la diversité de la documentation et des archives conservées à la Société d'histoire.
- En décembre dernier, nous avons lancé notre campagne de recrutement d'entreprises et de sociétés membres. M. Jacques Pronovost, éditeur de La Voix de l'Est, a aimablement accepté d'en assumer la présidence. Déjà, de nombreuses entreprises ont répondu à l'appel: nous les remercions chaleureusement. Cette levée de fonds permettra, entre autres, l'avancement de nos recherches en histoire et l'achat d'équipement.
- Mme Ina Nicol Gaucher, de Roxton Pond, a enrichi notre service d'archives par le dépôt des procès-verbaux, des livres des collectes et des rapports annuels du Cercle missionnaire et auxiliaire de l'Église baptiste de Roxton Pond. Ces documents s'échelonnent de 1897 à 2002.
- L'Harmonie de Granby, une des plus vieilles fanfares au Québec, a fait l'ajout de 83 photos à son fonds d'archives.
- Jean Dumoulin, de Canal Vox, produit une série d'émissions sur les diverses associations de Granby à laquelle nous collaborons en prêtant des photos d'archives. Lorsque la série sera complétée, une copie des émissions sera déposée à la SHHY.
- Notre vitrine d'exposition aborde un nouveau thème : le hockey en région de 1920 à

aujourd'hui, avec ses figures marquantes et ses nombreux clubs amateurs et professionnels. À ne pas manquer. • Lors de la visite d'une classe d'im-

mersion française du Cégep de Granby, majoritairement composée de Colombiens, un des étudiants, informé que nous possédions les archives de l'entreprise Miner Rubber, nous a appris que son père, au cours de la Deuxième Guerre mondiale, avait travaillé pour le fournisseur de caoutchouc de la compagnie granbyenne, en Colombie. Le monde est petit, comme le dit si bien l'expression populaire.

Johanne Rochon